FRÉDÉRIC
COUDERC

Un été blanc et noir

roman

Flammarion

Extrait de la publication

FRÉDÉRIC
COUDERC

Un été blanc et noir

« Radieuse, je décidai de finir la journée sur la promenade de Sea Point. Par cette chaleur, l'Atlantique laissait dans la brume Robben Island, à onze kilomètres de là. À moitié aveuglée par le soleil, je faisais face au bagne où se trouvait emprisonné Nelson Mandela. Comment imaginer que je me retrouverais à ses côtés quelques mois plus tard, au terme d'un chemin qui bouleverserait ma vie ? »

1968. Marianne, une jeune Française professeur de lettres, est dépêchée en Afrique du Sud pour enseigner à l'université du Cap, ville dont le cadre idyllique renferme à la fois la liberté des swinging sixties et l'horreur de la ségrégation.
Elle fait la connaissance de Denise, une avocate blanche engagée dans la lutte contre les lois raciales. Inséparables, les deux jeunes femmes se voient bientôt mêlées à un événement exceptionnel : la première greffe du cœur jamais réalisée... Par le biais de Denise, Marianne rencontre Victor, Afrikaner charmeur et désinvolte. Elle va l'aimer passionnément, mais avec l'impression de ne pas vraiment le connaître. Car les apparences sont trompeuses au pays de l'apartheid.

Frédéric Couderc, né en 1965, publie ici son cinquième roman. Il vit un quart de l'année au Cap.

Flammarion

13-IV Création Studio Flammarion Couverture : D'après une photo © Ian Berry / Magnum Photos

Extrait de la publication

Un été blanc et noir

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR

Romans

Et ils boiront leurs larmes, Flammarion, Grand Livre du Mois, 2011 ; Libra, 2013 ; J'ai Lu 2013.
Que saignent les vignes du roi, Flammarion, Grand Livre du Mois, 2009 ; J'ai Lu 2011.
La dernière danse d'Isadora, Anne Carrière, 2006.
Prince Ébène, Presses de la Renaissance, 2003 ; Prix Révélation Forêt des Livres 2003 ; Pocket, 2005.

Récits, Beaux livres

Inside Africa (photographies de Deidi von Schaewen), Taschen, 2006.
Savoir goûter le vin (avec Enrico Bernardo, meilleur sommelier du monde), Plon, 2005.
Kife la violence, Plon, 2001 ; J'ai Lu, 2002.
Les RG sous l'occupation, Olivier Orban, 1992.
Victime et bourreau (avec Frédéric Brunnquell), Calmann-Lévy, 1989 ; Pocket, 1990.

Extrait de la publication

Frédéric Couderc

Un été blanc et noir

roman

Flammarion

Extrait de la publication

© Flammarion, 2013.
ISBN : 978-2-0813-0376-8

À Laurence, depuis toujours et pour longtemps encore.

I wonder about the tears in children's eyes
And I wonder about the soldier that dies
I wonder will this hatred ever end
I wonder and worry my friend
I wonder I wonder wonder don't you

RODRIGUEZ, *I wonder*, Cold Fact.

Ton rire est une grenade éclatée
ris encore
que j'entende comment rient les grenades.

Ingrid JONKER, Éditions Le Thé des écrivains.

Extrait de la publication

Première partie

Petite blanche

Extrait de la publication

Extrait de la publication

1

Afrique du Sud, novembre 1967

Juste avant de quitter Paris, Gabriel avait eu l'idée de m'offrir un magnétophone à K7. Depuis deux jours que j'étais au Cap, mon premier geste de la journée consistait à pousser la touche du Philips gris anthracite. Psyché Rock – un jerk composé pour un ballet de Maurice Béjart – emplissait alors ma chambre d'hôtel dans une fusion de cloches, flûtes, sons synthétiques, batterie et guitares distordues. Sous ces effets psychédéliques, je me levais pour contempler depuis la fenêtre un jardin ombragé de pins maritimes et bordé d'agapanthes. L'humidité dévalait de la montagne. Des parfums de fleurs blanches s'entremêlaient aux essences des résineux. Les écureuils bondissaient sous l'éclat cuivré du soleil. Quel choc, après l'automne parisien !

Ce matin-là, j'allais enfin découvrir l'UCT, University of Cape Town. Le doyen du département de français m'attendait pour 10 heures. Il était convenu que j'enseignerais dès mon arrivée sur le campus. Une grosse journée se présentait. Je filai sous la douche, fardai mes paupières de bleu clair, et m'habillai d'une tenue sobre : jupe-crayon écrue, *twin-set* raccord et escarpins beiges. J'avalai ensuite un thé dans la salle à manger et rendis ma clef à la réception.

Des taxis patientaient devant l'hôtel. Sur leur toit, un panneau de signalisation à fond vert, de forme carrée, affichait en lettres capitales une mention glaçante : *Whites only*. Je m'engouffrai dans une Mercedes en indiquant ma destination : l'université. Le chauffeur portait une cravate marron et une chemise blanche. Il avait un visage osseux et des traits sévères comme on en prête aux pionniers des étendues du Far West.

J'avais choisi l'hôtel Prince-Alfred pour sa situation sur les hauteurs de la ville. Je dominais ainsi la baie scintillante du Cap et me trouvais blottie sur la fameuse montagne de la Table. Cette masse verticale de mille mètres de haut ne cessait de m'impressionner. Plus qu'une table, je trouvais d'ailleurs qu'elle ressemblait à une armoire gigantesque. Son plateau se prolongeait en dorsale jusqu'au Cap de Bonne-Espérance, sa forme se devinait d'à peu près tous les points cardinaux jusqu'à des dizaines de kilomètres à la ronde, et mes premiers échanges avec les habitants me la révélaient en totem, ses pentes escarpées, ses monticules, ses pitons – il y en avait douze d'affilée appelés « apôtres » sur le versant Atlantique – offrant depuis des siècles abris et protection.

En moins de dix minutes, le taxi quitta les résidences et jardins luxuriants de Gardens pour rouler en épingle sur De Waal Drive. À la hauteur de Woodstock, il croisa sur sa droite une vaste étendue d'herbe rêche et courte. Je vis par la vitre de la voiture, à l'abri d'un enclos, gambader quelques zèbres d'une race en danger d'extinction, une population dont j'avais lu dans quelques guides sur la région qu'elle comptait moins de cent survivants et dont le chauffeur me signala la présence avec cette intonation monocorde typique des Afrikaners. Je plissais encore les yeux sur un petit groupe d'antilopes qui venaient se mélanger à l'espèce menacée. Soudain loquace, mon conducteur acheva la course dans une évocation assez confuse du règne animal avant que les Hollandais n'établissent leur colonie

Extrait de la publication

ici. C'était difficile à croire mais, trois siècles plus tôt, tandis que les huguenots français plantaient les premières vignes, que les maîtres de Rotterdam boisaient les environs de chênes et marronniers, édifiaient des domaines gracieux aux murs blancs, pignons, toits de chaume, porte en bois de santal et pièces dallées, ce territoire était encore peuplé de lions, léopards, rhinocéros et éléphants.

Peu avant l'université, sur la gauche, un moulin blanc qu'on aurait cru tout droit sorti d'un tableau de Vermeer émergea de l'horizon pour appuyer la démonstration. À cette hauteur, le taxi obliqua et piqua de nouveau en direction de la montagne, sur les flancs de Devil's Peak. Étagé parmi les arbres et les terrains de sport, le campus apparut : nous n'étions plus chez les Bataves, mais dans les environs de Cambridge.

Déposée au pied des six colonnes majestueuses du Jameson Hall autour desquelles tournaient des hirondelles, j'observai les lieux un long moment. Je me trouvais visiblement au centre du campus, un édifice en forme de mémorial abritant bibliothèque, bureaux administratifs, salon et club de professeurs. Autour de moi, des panneaux indiquaient, à droite, le Pavillon des sciences, à gauche, celui des humanités. Les façades s'ornaient de bougainvilliers, lierres et vignes vierges en cumulus de verdure. Les pelouses, verdies comme au paradis, se couvraient de multiples statues et les escaliers se déployaient sur des terrasses. Pour rendre la vie agréable, de bonnes âmes avaient songé à disposer des fauteuils autour de tables en fer forgé. Je m'y voyais sans peine y passer des heures un livre à la main, relevant de temps en temps la tête sur une vue qui portait jusqu'aux plages de False Bay baignées par l'océan Indien.

J'y étais ! University of Cape Town, UCT : ce nom résonnait en moi comme un mystère. Avant mon départ, j'avais vainement cherché des informations sur ce campus

Extrait de la publication

pour me retrouver avec une documentation assez maigre. L'ambassade de la République d'Afrique du Sud à Paris n'offrait qu'une présentation laconique en noir et blanc informant sur sa date de création (1829), sa population étudiante (dix mille jeunes gens), ses spécialités, ses modes de sélection, et un aperçu des quelques grandes figures passées dans ses rangs. J'avais longuement regardé la photo représentant le Jameson Hall avec sa façade si académique, si anglicane, plantée devant une montagne vaporeuse. La réalité géographique était supérieure à mon imagination. Quel coup de chance, quand même…

J'errais en quête du Beattie Building qui abritait le département de français. Autour de moi, rires, exclamations et bousculades éclataient. J'examinai à la dérobée les visages et les tenues. À un groupe de jeunes filles blondes, joues rouges et queue-de-cheval au vent répondait un attroupement de garçons à l'allure sportive, dents très blanches, l'air heureux d'étudier entre deux sessions de surf. Des hippies, aux vêtements tachés d'encre et de peinture, que je désignais comme étudiants en arts arboraient le fameux badge *Make love, not war*. Plus loin, trois descendants de l'homme de Neandertal se balançaient des claques en s'esclaffant. À quelques détails près, j'avais quitté les mêmes étudiants blancs, à Nanterre, une semaine plus tôt.

Un vent capricieux soufflant du sud s'engouffra dans le Beattie Building lorsque j'en poussai les battants. Je m'arrêtai une seconde pour me recoiffer au pied des deux étages et entrai dans le premier bureau en frissonnant un peu malgré la chaleur. Je tombais sur la secrétaire du département français en train de lire *Scope*, une revue à rapprocher de *Jours de France*. Un ventilateur bourdonnait dans un coin. Sans relever les yeux, cette dame d'un certain âge, très maigre, placée sous un néon qui accentuait les reflets violets de sa permanente, m'indiqua le bureau du doyen, salle 226. Je traversai un long couloir chargé d'odeurs de désinfectant pour m'y rendre. Aux portes, sur

Extrait de la publication

des Bristol insérés dans des cadres en cuivre, figuraient les noms de divers professeurs. Le cœur battant, je frappai un coup timide juste en dessous de la carte signalant Percy Du Toit. De la pièce jaillit un juron suivi d'un froissement sonore de papier. Après de longues secondes, le doyen m'ordonna d'entrer.

Je me demandai, en pénétrant dans la pièce, si tous les bureaux de l'UCT égalaient celui-ci en confort et intimité. Je passai en revue les livres aux reliures très anciennes qui émergeaient des rayonnages de la bibliothèque lambrissée. Face au large bureau en acajou, deux fauteuils Chesterfield trônaient sur un vaste tapis anatolien. Le parquet en chêne usé craqua sous mes semelles alors que j'entrais dans la pièce. Surprise, je me figeai sur place et en profitai pour observer Du Toit. Cet homme dans la cinquantaine arborait toute la panoplie de l'universitaire distingué : veste en tweed, nœud papillon, longue mèche poivre et sel tombant sur les verres de ses lunettes. Et il fumait la pipe, bien sûr.

— Bonjour, mademoiselle, que puis-je faire pour vous ?

Une voix à la sonorité presque bostonienne, empreinte de calme et de maturité.

— Bonjour, risquai-je en français, je suis Marianne Laffont, le nouveau professeur de littérature…

Du Toit s'adossa à son siège et fronça les sourcils de façon très théâtrale :

— Soyez la bienvenue, Marianne, je suis très heureux de vous accueillir. Avez-vous fait bon voyage ?

Il parlait le français presque sans accent. Sa paume ouverte indiqua un des Chesterfield. Installée dans le fauteuil, je demeurais bien droite, les mains à plat sur ma jupe-crayon, un sourire figé aux lèvres. J'eus à peine le temps de balbutier les banalités d'usage – « l'avion, quelle invention merveilleuse » –, que le doyen me coupa :

— J'aurais bien aimé vous faire commencer en beauté, ma chère. Mais, hélas, vous connaissez le contexte de votre

Extrait de la publication

nomination… Vous avez bien compris, n'est-ce pas, que vous n'enseignerez pas la littérature ? Nous nous réservons ce privilège, nous autres, les dinosaures… Ne vous inquiétez pas, vous trouverez une certaine noblesse à professer les rudiments de votre langue. Et soyez rassurée, ce ne sera pas *tout à fait* comme enseigner dans vos écoles primaires : certains de nos étudiants ont pratiqué la langue de Molière au lycée, d'autres ont voyagé, bénéficié d'échanges, même si la plupart sont des novices. À vous les joies de la lecture, la prononciation, les questions de vocabulaire, d'orthographe, de grammaire…

J'acquiesçai, toujours souriante, mais j'étais mortifiée. À Paris X, j'appartenais au noyau dur des premiers enseignants. Malgré mes vingt-six ans, je donnais quelques cours aux étudiants de licence et de maîtrise. La faculté des Lettres Paris-Nanterre, qui était née sur l'idée de la « fin des mandarins », prônait le dialogue, le bureau du doyen Grappin était accessible à tous, on ne voyait pas nos cours divisés entre « dinosaures » et jeunes promus, la noblesse de la littérature pour les uns et la besogne de l'apprentissage en bas de l'échelle pour les autres.

La forte personnalité de Percy Du Toit me donnait déjà le vertige. Il s'agissait, compris-je d'emblée, de se tenir à sa hauteur. De lui faire face avec esprit, de ne pas se laisser intimider par son charme Ancien Monde, très Oscar Wilde. Mais qu'est-ce qui m'avait pris, d'accepter l'offre du doyen Grappin sur un coup de tête ? Des hasards et des coïncidences, comme toujours… Camarades de Résistance, Du Toit et Grappin se connaissaient depuis la guerre. S'étant retrouvé privé d'un enseignant juste avant la période d'examen du second semestre – l'Afrique du Sud évoluait selon le calendrier austral et plaçait ses examens de fin d'année en novembre –, Du Toit, à trois semaines de la date fatidique, s'était tourné vers son ami français. En mémoire des « bonnes vieilles années », Grappin s'était mis en quatre pour exaucer cette demande. Or personne,

Extrait de la publication

à Nanterre, ne se répandait comme moi sur la puissance du roman *Pleure, ô pays bien-aimé*, que je ne cessais de relire depuis sa sortie en France quelque dix années plus tôt. Son auteur, le Sud-Africain Alan Paton, avait selon moi écrit un roman fondateur à l'image de *La Case de l'oncle Tom*. Il nous révélait aussi bien la peur de l'homme blanc, en infériorité numérique, que le malheur de l'homme noir, existant uniquement pour son labeur.

Ce livre avait décidé de mon destin, puisque Grappin s'était lancé face à moi dans une exégèse du titre, me donnant l'occasion – quelle gourde ! – d'argumenter de façon passionnée. Il avait habilement ferré sa proie. Lorsqu'il m'annonça que la faculté des Lettres Paris-Nanterre m'accordait une année sabbatique, et que celle du Cap m'ouvrait ses bras dans le même mouvement, je ne résistai pas longtemps. Je m'imaginais déjà rencontrant Alan Paton, qui présidait le Parti libéral sud-africain. Il fallait partir sur-le-champ, assurer cours et examens jusqu'à décembre, profiter d'un mois de vacances d'été, puis reprendre le flambeau tout au long du premier semestre jusqu'à la mi-juillet, le temps, pour le département de français, de titulariser un nouveau professeur.

Qu'avais-je à perdre ? Neuf mois loin de Paris m'avaient semblé une opportunité à saisir.

Je pris ma décision en deux jours. Dans le même délai, je réussis à sous-louer mon studio du Ve arrondissement à une collègue. Cette nomination tombait à pic car, avec Gabriel, mon ami, la routine avait pris le pas sur la passion. Après trois années ensemble, je me doutais que nous ne fonderions jamais une famille. Nous étions convenus de nous mettre à l'épreuve l'un et l'autre. Il me rejoindrait en mars pour couper le séjour en deux. Au moment du départ – une semaine après le coup de fil du doyen Du Toit à son ami Grappin –, il n'y avait pas eu de grandes effusions entre nous, seulement une résignation teintée de fatalisme. Nous vivions à présent notre troisième journée

Extrait de la publication

de séparation sans que je ressente le moindre déchirement à compter les jours. Mes parents non plus ne me manqueraient pas. Un peu d'espace ferait le plus grand bien à notre relation fusionnelle.

Dans le bureau de Percy Du Toit, une bouilloire se mit à siffler. Le doyen se leva, prépara un thé, et poursuivit, de dos :

— Le secrétariat va vous communiquer vos horaires de cours. Quinze heures en totalité, du lundi au jeudi. Les examens commencent dans deux semaines… Vous allez avoir du temps libre pour visiter notre beau pays. Les gens s'imaginent souvent qu'il leur faudra un long moment pour s'acclimater. Ils oublient que la vie ici, en bien des points, est semblable à la vie en Europe. Qu'en est-il pour vous, mademoiselle Laffont ? Vous vous plaisez chez nous ?

Depuis mon arrivée, je me contentais de repos, de soleil, et de visites en ville. Cette approche volontairement douce me permettait, je le savais, de ne pas me confronter d'emblée à la brutalité de l'apartheid, ce monde en noir et blanc dont j'avais bien sûr entendu parler en France, où journaux et récits élaboraient un pays d'humiliation et d'arrestations.

— Je joue à la touriste, répondis-je finalement. Mais vous avez raison, je n'ai pas l'impression d'être en Afrique. Un peu de Côte d'Azur par-ci, un peu d'Angleterre par-là. Je trouve le centre-ville très semblable à New York, un mini-Manhattan avec ses immeubles de style Art déco. Et, pour le moment, ce que je vois me plaît énormément. Le Mutual Building m'a fascinée, par exemple. Très beau, vraiment. Le hall d'entrée en marbre noir est somptueux.

J'enchaînais des généralités et m'attendais à un jugement sévère du doyen. Mais il reprit place à son bureau en souriant.

— Vous m'épatez, mademoiselle. Habituellement, les touristes filent au cap de Bonne-Espérance, se pâment

Extrait de la publication

N° d'édition : L.01ELIN000308.N001
Dépôt légal : avril 2013

Extrait de la publication